

compagnie de nuit comme de jour

LE BAISER ET LA MORSURE

mise en scène Guillaume Béguin
création avril 2013

au Théâtre Arsenic *Lausanne*

tournée mai 2013 – juin 2016

au Théâtre du Grütli *Genève*

au Théâtre de Vidy *Lausanne*

au Théâtre Populaire Romand *La Chaux-de-Fonds*

au Centre Culturel Suisse *Paris*

www.denuitcommejour.ch

REVUE DE PRESSE

| | |
|----------------------------|----------------------|
| RTS Espace 2 Les matinales | 23 avril 2013 |
| RTS La Première Vertigo | 23 avril 2013 |
| Le Temps | 25 avril 2013 |
| Le Courrier | 25 avril 2013 |
| L'Hebdo | 25 avril 2013 |
| L'Agenda | mai 2013 |
| Scènes Magazine | mai 2013 |
| Radio Cité Genève Cité Mag | 17 mai 2013 |
| Le Temps/Sortir | 18 – 31 mai 2013 |
| La Tribune de Genève | 24 mai 2013 |
| La Tribune de Genève | 25 – 26 mai 2013 |
| RonOrp Genève | 28 mai 2013 |
| Tink.ch | 29 mai 2013 |
| Le Temps | 28 décembre 2013 |
| R.E.E.L reelgeneve.ch | 17 décembre 2015 |
| Théâtre(s) | printemps 2016 |
| Le Phare | avril – juillet 2016 |
| les5pieces.com | 8 juin 2016 |

Du singe à l'homme, histoires d'identités

> **Scène** A Lausanne, «Le Baiser et la Morsure» remonte à l'origine de l'espèce

> Le langage définit l'être humain, mais que garde-t-on de notre animalité?

Marie-Pierre Genecand

Printemps 2008, Muséum d'histoire naturelle à Neuchâtel. Dans le cadre de l'expo *Le Propre du Singe*, chaque visiteur est convié à se mesurer virtuellement à Ayumu, un chimpanzé qui, comme tous ses congénères, présente plus de 98% du patrimoine génétique commun avec l'homme. Proximité qu'il va joliment prouver. Dans un exercice de mémorisation, qui consiste à se souvenir de l'emplacement de sept numéros apparaissant un très bref instant sur un écran, notre lointain cousin nous inflige une raclée. C'est que sa mémoire à court terme dépasse celle des humains. Dans la même exposition, on pouvait aussi mêler son visage à celui d'un primate à travers le reflet d'une vitre, et réaliser le trouble de l'hybridation. Enfin, dernière étape stupéfiante: des portraits géants de singes, réalisés par James Mollison, défilant en majesté. Les yeux plantés dans ceux du spectateur, ces visages devenaient étrangement humains...

Pourquoi ce prologue hors champ scénique? Parce que *Le Baiser et la Morsure*, à voir ces jours à l'Arsec, réussit à créer ce même trouble, puissant, entre humanité et animalité. Des grands singes changent, petit à petit, de statut, quittent leur masque de gorille, gagnent en verticalité. Et, enfin, se mettent à parler. Comment surgit le langage? Comment se construit une identité? Et que garde-t-on de notre animalité? Ces questions qui préoccupent beaucoup le monde artistique aujourd'hui (Marielle Pinsard, Philippe Quesne, Xavier Leroy, Massimo Furlan, etc.), trouvent dans le travail de Mathieu Béguin une application émouvante et raffinée.

Premier constat: Piera Honegger, Joël Maillard, Matteo Zimmermann et Pierre Maillet font très



STEVE HUNCKER

Gorilles en caleçons et maillots de corps.

Des ébats de singes en sous-vêtements à l'homme qui se souvient de son animalité, le parcours est passionnant. ARCHIVES

bien les grands singes. Déplacement chaloupé, épouillage attentif, cris anarchiques ou encore noix craquée croquée, la première partie qui consiste à observer ces pseudo-primates en vacation libre est déjà passionnante. C'est que plusieurs éléments perturbent la simple leçon de choses. A commencer par le subtil décor de Sylvie Kleiber qui, à travers de grands posters de sous-bois posés contre les murs de

l'Arsec, restitue la nature avec la distance de l'artifice.

Les maillots de corps et les caleçons que portent trois des quatre gorilles introduisent aussi un décalage avec la traditionnelle visite au zoo. Et puis, très vite, surgit l'ambiguïté qui donne son sel au spectacle. Quand, parmi ces singes en sous-vêtements, apparaît un gorille en costume à poils intégral et qu'il se fait dépecer par ses presque

semblables, la scène fonctionne-t-elle parce qu'on y projette des sentiments humains, type intolérance, agressivité et cruauté? Ou, à l'inverse, nous touche-t-elle parce qu'on réalise la singulière proximité des comportements animaux et humains?

La question revient souvent. A l'arrivée du langage, par exemple, Pierre Maillet et son verbe immédiatement délié fascinent après

tant de silence et de suspens. On rit beaucoup – un peu de soulagement d'ailleurs – lorsqu'il fustige le bonheur petit-bourgeois et que, au comble de l'exaspération, il finit par avouer qu'il est survolté, car il est «enceint». On retrouve là toute l'impertinence joyeuse de Marcial Di Fonzo Bo, avec lequel Pierre Maillet collabore au sein du Théâtre des Lucioles, à Paris.

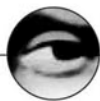
Un cri plonge le public face à cette échéance: que se passe-t-il quand le langage n'est plus une évidence?

Mais quand, pour les autres primates, les mots adviennent de manière chaotique, les séquences renvoient aux troubles du langage dont peuvent souffrir des personnes victimes d'accidents cérébrovasculaires. Là aussi, on s'interroge sur la source de l'émotion. Et on réalise que, malgré l'inconfort et la douleur, il y a une beauté dans cette forme d'alternative poétique à la parole calibrée. Piera Honegger, hébétée, hasarde: «Sa famille, c'était des vagues», ou «je regardais sa barbe et c'était l'Afrique». Tandis que Matteo Zimmermann n'arrive à définir son «ami Michel» que par mots-clés (musique, chaleur, géographie, etc.), sans parvenir à dépasser cet énoncé morcelé. Le moment, qui se termine sur un cri déchirant, sort le public de son insouciance pour le plonger, sans culpabilité, face à cette échéance: que se passe-t-il quand le langage n'est pas, n'est plus une évidence?

Il est là, le talent de cette création collective, emmenée par Mathieu Béguin à la mise en scène et Nicole Borgeat à la dramaturgie: la mise en place d'une traversée sensorielle qui permet d'envisager l'humain dans ses forces et ses faiblesses, une scène ouverte, de l'animal à l'homme, qui propose un questionnement sans jugement sur ce qui fait qu'on est petit ou grand. On en ressort éduqué.

Le Baiser et la Morsure, Arsec, Lausanne, jusqu'au 28 avril, 021 625 11 36, www.arsenic.ch

Théâtre du Grütli, Genève, du 21 au 31 mai, 022 888 44 88, www.grutli.ch



L'art de singer le primate

ARSENIC • *L'économie de la parole chez nos ancêtres velus fait de la pièce de Guillaume Béguin une étonnante prouesse physique, et langagière.*

CÉCILE DALLA TORRE

On imagine que Pierra Honegger, Joël Maillard, Pierre Mailet et Matteo Zimmermann ne poseront plus jamais les pieds au sol de la même façon après avoir joué à merveille les quadrupèdes dans *Le Baiser et la morsure*, de Guillaume Béguin. Ils en connaissent désormais un rayon sur les postures des bonobos, chimpanzés et autres primates dont la plupart des chromosomes sont finalement identiques aux nôtres.

Mais c'est par la voie du larynx qu'on distingue véritablement la bête de l'humain. Celle-là même par laquelle un homme à la tête de singe (non, on n'a pas dit de chou) pousse la chansonnette pour démarrer la dernière création de la Cie De jour comme de nuit. Après cette drôle d'apparition dans un médaillon de lumière, pleins feux sur l'état de nature où nos quatre interprètes évoluent en pleine puissance de leur corps, et de l'intelligence du geste, dans le mutisme complet accompagnant le prélassement de leurs ancêtres.

Chaloupement en rase-mottes

Habillé de toiles boisées, le plateau de l'Arsenic, à Lausanne – avant celui du Grütli à Genève –, offre non pas un coup de projecteur sur des bêtes en cage mais plutôt un cadre serein, et primaire, où nos vaillantes créatures se grattent le dos nonchalamment avec un branchage verdoyant. Quand elles ne passent pas d'un podium à l'autre, par un déplacement latéral parfaitement synchrone avec le chaloupement des membres supérieurs en rase-mottes, qui flatte, lui, l'arrière-train. Car ce n'est pas tant en darwiniste que Guillaume Béguin se positionne. Mais plutôt en éthologue – il s'est d'ailleurs adjoint le concours d'un spécialiste du comportement animal dans la nature, par le biais de la Manufacture-Haute école de théâtre de Suisse romande, avec laquelle le projet de rencontre entre théâtre et science a vu le jour.

Les comédiens emprunteront «vite» la posture du bipède – pas assez vite, hélas –, en parcourant les millions d'années qu'il a fallu aux hominidés pour palabrer en bonne et due forme. D'où quelques longueurs, avant que le prodigieux monologue de Pierre Mailet, flirtant avec l'absurde, et les bégaiements d'un Matteo Zimmermann en costume-cravate, ne révèlent la superficialité du langage.



Le Baiser et la morsure réunit une équipe fidèle au metteur en scène. STEEVE IUNCKER

Guillaume Béguin, lui, est un jeune metteur en scène (génération 1975) qui a bien des choses à dire sur son temps. Et il l'a fait jusque-là non seulement en choisissant des auteurs contemporains, mais aussi en travaillant dans une veine épurée qui côtoie, comme ici, le minimalisme des mots et leur ironie désabusée. Ainsi qu'il l'a prouvé en s'attaquant à des textes dramatiques (ou non). Qui tissent sans doute leur fil rouge dans le noir du propos: ceux du Suédois Magnus Dahlström, du Britannique Martin Crimp, du Norvégien Jon Fosse ou encore du Français Edouard Levé, pour ne citer qu'eux.

«La lucidité, la raison, le langage vivant sont des arbustes qui requièrent des soins

infinis, qui crèvent sans cesse, parce qu'ils ne trouvent aucune terre en nous.» Ces mots de Pascal Quignard, qui a beaucoup écrit sur le silence et la communication non-langagière, Guillaume Béguin les cite pour présenter sa pièce. C'est ce jardin du silence qu'il cultive dans *Le Baiser et la morsure*. Pour montrer l'absurdité des mots, que l'homme est en théorie capable de savoir manier mais dont il a parfois meilleur temps de s'affranchir. Plutôt que de combler la vacuité d'une existence tout bonnement inénarrable. I

Jusqu'au 28 avril à l'Arsenic, 57 rue de Genève, Lausanne. Rés: ☎ 021 625 11 36. Puis du 21 au 31 au Théâtre du Grütli, à Genève. www.grutli.ch, www.arsenic.ch, www.denuitcommeaujourd'hui.ch

THÉÂTRE

Le baiser et la morsure

○ ○ ○

ANIMAL Quatre comédiens aux masques de singe s'épouillent, grognent et nous contemplent. C'est drôle, troublant, bien imité, et l'on attend la suite sachant que le metteur en scène Guillaume Béguin et sa Cie de nuit comme de jour entendent interroger ainsi «ce qui prévaut au langage articulé». Une fois les comédiens revenus à leur forme humaine, le fil toutefois se perd dans un lassant ballet de gestes et de propos exaltés accompagnant une succession d'habillages et de déshabillages. ○ MD

Lausanne. Arsenic. Jusqu'au 28 avril.

Genève. Théâtre du Grütli. Du 21 au 31 mai.

THÉÂTRE

La longueur moyenne des énoncés

LE BAISER ET LA MORSURE – OPUS 2

En quoi Silvio Berlusconi se distingue-t-il d'un bonobo? Plus sérieusement, qu'est-ce qui nous différencie encore de certains de ces grands singes, capables de communiquer avec nous par le biais du langage des signes ou de machines? C'est la question qu'approchent le metteur en scène Guillaume Béguin et sa compagnie à travers un processus de créations théâtrales intitulé "Le baiser et la morsure" dont l'Opus 2, "La longueur moyenne des énoncés", sera présenté au Théâtre du Grütli de Genève, du 21 au 31 mai.

Photo: Guillaume Béguin

Dans notre tradition théâtrale, on s'intéresse principalement aux mots et à leur sens. Dans la vie cependant, entre les êtres, ce ne sont pas que les mots qui communiquent: les inflexions de la voix, les gestes, les mimiques, les postures, les mouvements oculaires, la synchronisation avec l'interlocuteur viennent infléchir, compléter ou contredire ce qui est asséné par les mots. Comme les animaux, nous communiquons beaucoup à côté des paroles, sans en être d'ailleurs toujours bien conscients; et comme son titre le suggère, "Le baiser et la morsure" cherche à théâtraliser cette limite entre l'homme et l'animal, ce lieu où vient poindre le langage articulé auquel nous devons l'essor considérable qui est le nôtre. Mais l'homme

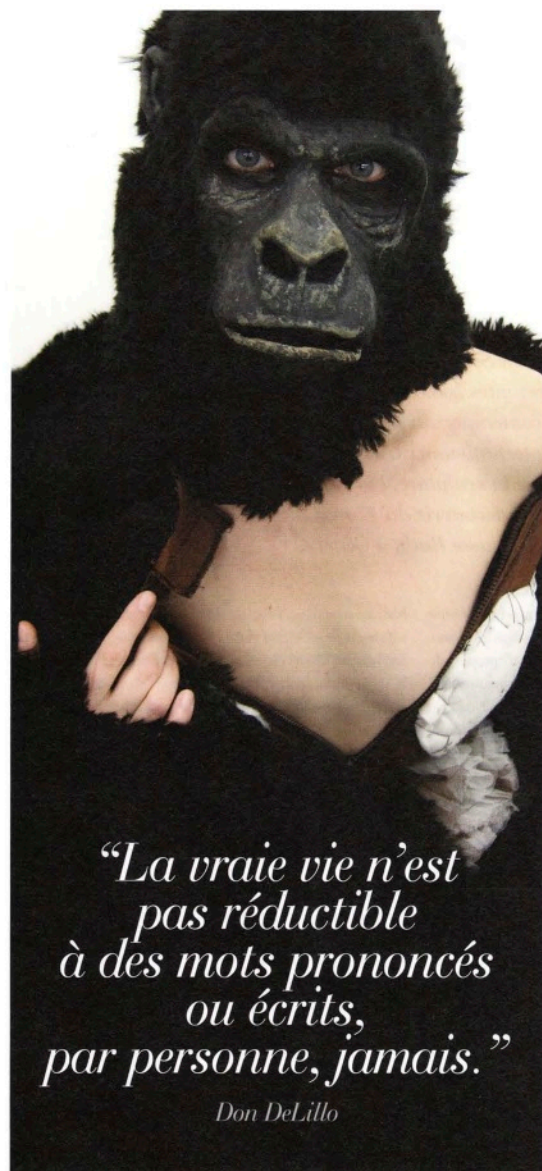
n'est bien sûr pas le seul animal à communiquer. À commencer par nos cousins primates, dont il est clair pour les scientifiques – bien qu'on ne sache aujourd'hui encore que peu de chose au sujet de leur communication – que celle-ci témoigne bien d'une pratique culturelle acquise au cours du développement de l'individu et ne relève pas seulement de simples réflexes comportementaux.

Au départ de ce projet d'envergure, le metteur en scène, trois acteurs et une éthologue spécialisée dans la communication simienne créent un laboratoire de recherche soutenu par La Manufacture, Haute Ecole de Théâtre de Suisse Romande. À travers une analyse de discours politiques comme de

l'intercommunication des grands singes, est proposée une grammaire corporelle étoffée pour l'acteur – découvrant comment parle tout ce qui se tait.

De cette émulation naît une petite forme: "Opus 1 - Permettez-moi de vous dire, d'abord, que je connais bien le Bois du Petit-Château", présentée à l'automne 2012 dans un zoo à La Chaux-de-Fonds. Lors de cette performance, une femme (ou est-ce un singe?) est enfermée dans une cage du parc animalier. Elle apostrophe les passants et tente de leur communiquer certains de ses souhaits ou de les interpeller au sujet de sa condition. Elle appelle, met en jeu toute une série de gestes ou de mimiques, mais son discours reste parfois obscur: elle ne communique pas tout à fait comme un humain. Car si les grands singes sont capables de communiquer avec nous par des supports non-verbaux, ils ne l'enseignent presque jamais eux-mêmes à leurs descendants. L'une des fonctions essentielles du langage (transmettre le savoir accumulé aux générations futures) n'est ainsi pas réalisée. Nous sommes donc les seuls sur Terre à avoir développé si largement une forme de langage reposant sur une grammaire complexe, et riche d'un immense vocabulaire, avec lequel nous sommes autant capables de décrire la réalité concrète que d'évoquer des suppositions, des idées. Mais le langage ne sert pas seulement au progrès technologique ou à favoriser notre essor. Il participe également à la construction de notre être.

Où et comment débute l'émission du langage, comment s'organise-t-il, quels sont ses limites, comment influence-t-il notre rapport au monde, que dit-il, et surtout que permet-il d'occulter? Qu'arriverait-il s'il venait à disparaître? Voici quelques-unes des questions qui seront traitées en trois tableaux par la Cie de nuit comme de jour dans "Le baiser et la morsure – opus 2: La longueur moyenne des énoncés", un théâtre contemporain intellectuel et sensoriel.



“La vraie vie n'est pas réductible à des mots prononcés ou écrits, par personne, jamais.”

Don DeLillo



Spectacles

👁 **Le Baiser et la Morsure /opus 2**

Comment surgit le langage? Comment se construit une identité? Et que garde-t-on de notre animalité? Ces questions qui préoccupent beaucoup le monde artistique aujourd'hui (Marielle Pinsard, Philippe Quesne, Xavier Leroy, Massimo Furlan, etc.) trouvent dans *Le Baiser et la Morsure*, de Guillaume Béguin, une application émouvante et raffinée. De grands singes changent petit à petit de statut, quittent leur masque de gorille, gagnent en verticalité et, enfin, se mettent à parler. Premier constat: Piera Honnegger, Joël Maillard, Matteo Zimmermann et Pierre Maillet font très bien les gorilles. Déplacement chaloupé, épouillage attentif, cris anarchiques ou encore noix craquée croquée, la première partie qui consiste à observer ces pseudo-primates en vacation libre est déjà passionnante. C'est que le subtil décor de Sylvie Kleiber, à travers de grands posters de sous-bois, restitue la nature avec la distance de l'artifice. Ensuite, quand les mots adviennent, ils arrivent parfois de manière chaotique, et, malgré l'inconfort, il y a une beauté dans cette forme d'alternative poétique à la parole calibrée. Il est là, le talent de cette création collective, avec Nicole Borgeat à la dramaturgie: la mise en place d'une traversée sensorielle qui permet d'envisager l'humain dans ses forces et ses faiblesses. On en ressort éduqué. *MPG*

Théâtre du Grütli, rue du Général-Dufour 16. Di à 18h, ma je sa à 19h, me ve à 20h du 21 au 31 mai. (Loc. 022 888 44 88, www.grutli.ch).



La nature humaine, tirillée entre baiser et morsure. STEEVE JUNCKER

Sous l'homme moderne couve le grand singe

Théâtre

Sur la scène du Grütli, quatre comédiens retracent l'évolution du geste et de la parole. Une élévation pour l'intelligence et les sens!

Les heures qu'on peut passer au zoo, devant la cage des gorilles! A se reconnaître dans leurs expressions, à se demander s'ils s'identifient aux nôtres. A contempler ce qui, au-delà de la vitre, nous sépare ontologiquement d'eux, ce qu'ils ont de plus, ce que nous aurions d'autre, avec ces 1,6% de chromosomes qui nous distinguent.

Guillaume Béguin sait accroître encore le vertige en l'important sur un plateau de théâtre. A l'Arsenic le mois dernier, où le metteur en scène a créé avec sa compagnie De nuit comme de jour (et la dramaturge Nicole Borgeat) ce deuxième volet du projet *Le baiser et la morsure*, sous-titré *La Longueur moyenne des énoncés*. Et au Grütli maintenant, qui a l'heur de coproduire cette défense et illustration de la communication infraverbale.

Epouillage consciencieux, déambulation sur les deuxièmes phalanges du poing, grognements et coups répétés sur le torse, Pierre Mailet, Matteo Zimmermann, Joël Maillard et Piera Honegger cohabitent d'abord sans paroles, durant une hypnotique entrée en matière qui les voit travestis qui en bonobo, qui en orang-outang, en chimpanzé ou en gorille. Leurs liens sociaux

n'en sont pas moins réels, englobant des émotions qui ressemblent bien à la curiosité, à l'agacement ou à l'amour. Il s'agit pour l'instant d'observer le jeu scénique avec la même attention qu'a préalablement montrée l'équipe en observant le comportement simien.

La forêt artificielle représentée par la scénographe Sylvie Kleiber sous forme de grands panneaux photographiques prédit le changement. Très progressivement, nos primates vont tomber le masque. L'homme qui sommeille en eux va peu à peu se réveiller, les mettre debout, les faire rire et danser, leur nouer une cravate, les amener à préférer des sons articulés - quitte à ce que les phrases finalement énoncées n'aient ni queue ni tête.

Pas question ici de célébrer le progressisme de la sélection naturelle, ni d'idéaliser une condition originelle perdue en même temps que le paradis. Si les bipèdes l'emportent sur les quadrupèdes en termes d'expressivité, ils gagnent aussi en névroses. Loin de tout manichéisme, le spectateur est invité plutôt à rêver, entre instinct et conscience, à l'entre-deux des espèces. A cette troublante intersection que Guillaume Béguin met en exergue au début de sa pièce: quand un primate à la verticale, velu mais parlant, susurre dans l'obscurité la plus douce des berceuses. **Katia Berger**

«Le baiser et la morsure/opus 2»

Théâtre du Grütli, rue du Général-Dufour 16, jusqu'au 31 mai, 022 888 44 88, www.grutli.ch

La B.O. de ma vie

Un béguin pour les limbes

Né à La Chaux-de-Fonds en 1975, le metteur en scène Guillaume Béguin présente *Le Baiser et la morsure/opus 2* au Théâtre du Grütli. Une pièce hors norme, où l'homme fait le singe et le singe fait l'homme.

Le premier disque que vous ayez acheté? Je ne me souviens plus très bien, mais c'était sans doute *J'ai la mémoire qui flanche* chanté par Jeanne Moreau.

Le morceau qui a changé votre vie? *J'ai cru entendre (je t'aime)* d'Alex Beaupain. Parce que, depuis, je suis sûr de l'avoir entendu!

Un air à siffloter sous la douche? *J'arrive*, de Jacques Brel, mais seulement le premier couplet pour économiser l'eau chaude.

Pour danser le samedi soir? *Children of Stone*, de Marianne Faithfull, dans ce magnifique duo



Guillaume Béguin tourne avec sa Cie De nuit comme de jour DR

avec Rufus Wainwright.

Pour paresser le dimanche matin? Antony and The Johnson, *I Am a Bird Now*.

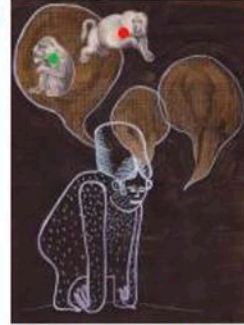
Une trouvaille récente? Plus les températures chutent, plus j'écoute *Le Sacre du Printemps* de Stravinski.

K.B.

RON ORP *Genève*

Racine du langage

Ça faisait un petit moment que je ne lorgnais point sur la programmation du Grütli, mais voilà-t-il pas que je tombe sur ce titre de pièce qui m'interpelle: **Le Baiser et la morsure**. Ni une, ni deux, tu me connais, je me renseigne, je lis, je visionne, je me documente. Voilà en vrac le fruit de mes recherches: l'homme communique avec des mots, mais ces mots sont tellement intelligibles et concis, qu'on n'écoute plus qu'eux. Pourtant dans le règne animal, les gorilles par exemple, ils communiquent sans parler non? Une pièce qui donne le premier rôle aux échanges physiques pour sonder les racines du langage. Quoi de plus subtil qu'une morsure ou qu'un baiser?



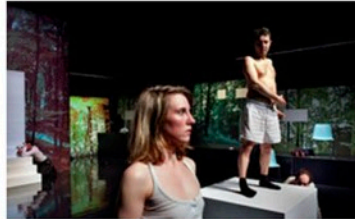
Théâtre du Grütli, Rue Général-Dufour 16, 19h00, 25 frs

Théâtre - 27.05.2013

Et le langage fut!

Créé en avril dernier à l'Arsenic, «Le baiser et la morsure. Opus 2 - La longueur moyenne des énoncés» de Guillaume Béguin est représenté en ce moment au théâtre du Grütli à Genève. Une pièce de théâtre entre la performance et l'expérimentation pour le moins troublante, qui fait suite au premier volet du projet "Le baiser et la morsure" de la compagnie De Nuit comme de Jour.

Auteur : Gaspard Philippe



Le second volet de "Baiser et la morsure", récente création de Guillaume Béguin, questionne le rôle du langage dans l'évolution de l'homme.



Malgré certains passages un peu superflus, on assiste réellement à une expérience plus qu'à une pièce. Photos: Steeve Luncker

Il y a certaines pièces dont on ressort perturbé, dérangé, parfois même un peu tendu. On ne sait pas bien à quoi l'on vient d'assister, les images défilent dans notre tête comme des souvenirs anciens. Le spectateur voudrait classer la pièce dans sa mémoire en tant que "bon moment théâtral" mais elle nous agrippe et refuse de s'en aller. *Le baiser et la morsure*, dernière création de Guillaume Béguin, en fait partie: on adore ou déteste mais on ne reste jamais indifférent.

Du singe à l'homme

Le baiser et la morsure pourrait presque être qualifiée d'expérience spirituelle: elle nous plonge dans un état second, entre interrogation et contemplation. Quatre comédiens, visages couverts par des masques de singes très réalistes, déambulent dans une scénographie composée de cubes, de surfaces blanches et d'images de forêt. Une musique *new-age* complète cette ambiance feutrée. Le travail corporel des comédiens quant au mimésis des primates est stupéfiant. Chaque geste est précis, travaillé, sans jamais tomber dans la redondance abusive. Progressivement, les quadrupèdes commencent à interagir puis se lèvent sur leurs pattes arrière et finalement enlèvent leurs masques de singes. On pourrait alors s'attendre à ce qu'ils parlent et se comportent comme de vrais humains mais tout est fait avec plus de subtilité.

Sur le bout de la langue

Nous arrivons alors dans une phase à la frontière des espèces. Le masque est tombé et l'on voit désormais des humains sur scène, pourtant, ceux-ci n'ont pas l'air d'utiliser nos techniques de communications. Un comédien essaye de parler au public en montant sur un podium. Une fois, deux fois, trois fois... Rien n'y fait, le langage ne vient pas. Ce n'est que

la quatrième fois qu'il arrive à émettre des mots. Mais là encore, le discours est décousu et absurde comique. Les acteurs donnent l'impression qu'il s'agit là des premiers mots de l'humanité, que la parole vient de naître mais qu'elle est finalement assez superficielle.

Un autre comédien parle à son tour, tentant de définir son ami Michel; mais privé de verbes, son discours résonne lui aussi de manière comique et désespérée. Finalement, la parole, dans ce spectacle, représente juste un élément parmi tant d'autres au lieu d'être le corps de la pièce.

Je parle donc je suis?

Malgré quelques longueurs et certains passages un peu superflus, on assiste réellement à une expérience plus qu'à une pièce. La parole est ici remise en question de manière brutale et directe. Le fait de parler nous rend-t-il «humain» ou est-ce simplement un processus d'évolution logique? Peut-on exprimer des idées complexes et des concepts sans utiliser la parole? Des questions qui restent en suspens sur les lèvres des spectateurs, qui se montrent d'ailleurs étonnement concentrés devant une pièce parfois dure à saisir. Courez-donc voir cette création hors du commun si ce n'est pas encore fait ou bien taisez-vous à tout jamais!

Théâtre de l'expérience

La compagnie De Nuit comme de Jour dirigée par Guillaume Béguin explore les limites de la compréhension de l'être humain. C'est un théâtre de l'expérience qui ne peut trouver son sens que dans un rapport privilégié avec le public. En 2007, dans *Matin et soir* de Jon Fosse, c'est la frontière entre la vie et la mort qui était étudiée. Dans *L'épreuve du feu* de Magnus Dahlström, il s'agissait du passage à l'acte d'une extrême violence dont l'homme est parfois capable.

Le baiser et la morsure est le deuxième volet d'une série et fait suite à une courte performance de trente minutes, dans laquelle une comédienne déguisée en gorille entraînait dans une cage sous le regard éberlué des visiteurs. Fusion pour le moins troublante de la belle et la bête, le jeu était si précis qu'on pouvait s'y méprendre. Mais le gorille parlait, imitait les réactions des spectateurs puis enlevait le bas de son costume. Une jeune fille frêle apparaissait alors, sans cesser de grogner et de se jeter contre les barreaux de sa cage.

Info

Le baiser et la morsure. Opus 2 - La longueur moyenne des énoncés est jouée jusqu'au 31 mai au Théâtre du Grütli à Genève.

PALMARÈS

Les spectacles de 2013

Le meilleur de la scène selon nos critiques

Les choix de Marie-Pierre Genecand

La Dame de la mer. Le meilleur Omar Porras. Qui commence comme une comédie musicale et finit comme un Lars von Trier. Bluffant. Au Théâtre de Carouge et au Théâtre Kléber-Méleau.

Que faire? Les excellents Martine Schambacher et François Chattot dans une clownerie insurrectionnelle qui redonne espoir. Au Théâtre Saint-Gervais et au Théâtre Kléber-Méleau.

Amphitryon. Karin Henkel donne le tournis identitaire au texte de Heinrich von Kleist. Une merveille de mise en scène. Au Schauspielhaus, Zurich

Les Années. Yvette Théraulaz, sa vie de combats et de pertes. Plus qu'un spectacle, une traversée. A Vidy-Lausanne, puis tournée

An Old Monk. Hommage swingant et poignant à Thelonious Monk par Josse de Pauw et Kris Defoort. A Vidy-Lausanne

Le Triomphe de l'amour. Marivaux en proie aux mâles selon le remuant Galin Stoev. Un joyau. A Vidy-Lausanne

Trisha Brown Dance Company . Enthousiasme pour une chorégraphe plasticienne en sympathie totale avec le mouvement. A l'Adc et au BFM à Genève

In Love With Federer. Le visionnaire déclin du héros légendaire annoncé par Bastien Semenzato et Denis Maillefer. Au Poche, à l'Arsenic, Aux Halles de Sierre

Le Baiser et la morsure. Guillaume Béguin réussit son voyage sensoriel au pays des grands singes. A l'Arsenic et au Théâtre du Grütli

Cinq Jours en mars. L'art et la manière d'Yvan Rihs pour parler des jeunes adultes égarés du Japon. Un tourbillon. Au Théâtre du Grütli

R.E.E.L.



La Revue Écrite par les Étudiant-e-s en Lettres

ACCUEIL

SOCIÉTÉ »

ÉCRITURE CRÉATIVE »

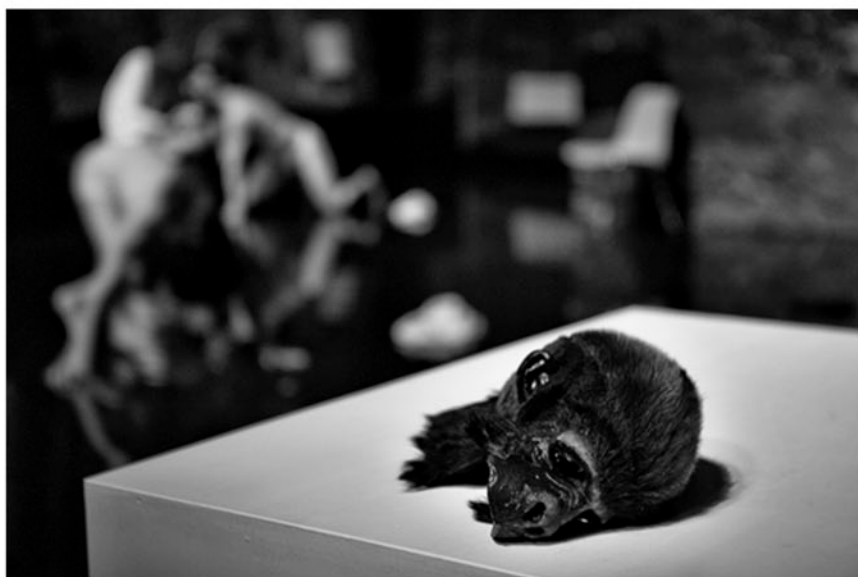
DOSSIERS »

CHRONIQUES »

VIE ESTUDIANTINE

ANCIENS NUMÉROS

CHRONIQUES SUR LES PLANCHES



Parole de singe au Grütli

December 17, 2015 / by R.E.E.L. / 0 Comment

Jusqu'au 20 décembre, le Théâtre du Grütli présente un diptyque bien particulier : *Le Baiser et la morsure* (reprise) et *Le Théâtre sauvage* (création), conçus et mis en scène par Guillaume Béguin. Entre naissance du langage et naissance du théâtre...

Jouée les 12, 13, 19 et 20 décembre, c'est *Le Baiser et la morsure* qui a retenu mon attention. Créée au Grütli en 2013 et rejouée cet hiver, la pièce a de quoi étonner – par la description qu'en donne le programme, tout d'abord : « Dans l'opus initial intitulé *Le Baiser et la morsure*, Guillaume Béguin et son équipe montrent quatre grands singes en quête d'un devenir et d'un langage humain. » Expérimentale et inattendue, la pièce perturbe et questionne.

Tout d'abord, par son décor. La scène, sobre, est bordée sur trois côtés de grands papiers peints imprimés : des immenses photos de jungle nous transportent dans une ambiance boisée, entre feuilles et brume. Figurant les trois murs d'une cage (le 4^e étant constitué par la frontière « symbolique » que constitue la limite entre public et acteurs), ces papiers peints sont brisés çà et là par des rectangles blancs, de différentes tailles – autant de « fenêtres » ou de « portes » ouvertes sur l'intérieur de la cage. Quatre chaises, des piles de vêtements, des feuilles synthétiques, une estrade et un escalier blancs complètent le tableau. Voilà pour le décor.

Dès lors, à l'instar des visiteurs d'un zoo, les spectateurs ont sous les yeux l'intérieur d'une cage, qu'ils regardent. Pour y voir quoi ? Là encore, *Le Baiser et la morsure* perturbe et questionne.

Par ses personnages, cette fois-ci. Après un incipit faisant la part belle au chant *a cappella*, la pièce s'ouvre sur l'intérieur de la cage... et ce qui s'y voit : trois grands singes (un orang-outang, un gorille et un chimpanzé) sont répartis dans l'espace. À chacun son coin, son activité : se gratter la tête, renifler une feuille, contempler les murs... Chaque singe porte un masque qui l'ancre dans son animalité et définit son espèce ; le reste du corps est presque nu, recouvert de débardeur et sous-vêtements blancs. Voilà pour le costume. Soudain, un second gorille pénètre dans la cage... et l'atmosphère calme de la scène vole en éclat : ce nouveau singe est entièrement couvert de fourrure. Il est donc différent, bien plus sauvage dans son apparence que ses nouveaux colocataires, qui n'ont du singe que le faciès masqué. Au centre de l'attention, l'intrus est vite acculé et dépouillé de sa peau sauvage. Peu à peu, il est intégré au groupe. Voilà pour les personnages.

Et c'est à ce moment, une fois son décor planté, ses personnages vêtus et incarnés, que *Le Baiser et la morsure* perturbe et questionne réellement.

Par son propos – ou plutôt, son absence de propos. Sur cette scène-cage entre zoo et forêt, dans ces costumes-peaux entre singes et humains, va se jouer la plus étonnante des aventures : celle qui n'a pas besoin de mots... car les mots n'existent pas encore. L'argument du *Baiser et la morsure*, le voici : comment a été découvert le langage ? comment l'animal est devenu l'humain ? et l'humain, n'est-il vraiment plus un animal...? Autant de questions sous-jacentes à la pièce qui, sans être posées explicitement, traversent le jeu de scène, les attitudes, les costumes, le décor.

Sous les yeux du public, les quatre grands singes apprennent à vivre dans leur scène-cage. Sans paroles, sans mots – sans propos. Il faut souligner ici la performance scénique des quatre acteurs, Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Mailet et Matteo Zimmermann. Sous leur peau simiesque, ils sont impressionnants dans leur gestuelle : postures accroupies, bras étonnants de grâce, jeux des regards et claquements des mâchoires, sauts et déplacements... tout y est. Un instant, le public se rêve dans la peau de Dian Fossey, la plus fameuse éthologue américaine qui, spécialiste des gorilles, a vécu à leurs côtés dans les forêts du Rwanda. Bien sûr, il y a des sons : grognements, reniflements, respirations – mais les sons articulés, les syllabes ou les mots n'existent pas encore. Et c'est la plus grande force de la première partie du *Baiser et la morsure* : transporter son public dans l'univers sans parole des grands singes. Nul besoin de mots pour comprendre la tendresse d'un épouillage, l'interrogation ou la peur face à un intrus, la colère devant le vol d'une branche...

Pourtant, peu à peu, le propos de la pièce change – ou plutôt, commence à émerger. Avec une lenteur parfois un peu lourde.

Un par un, les quatre grands singes s'interrogent : devant le son produit par deux bâtons entrechoqués ou le premier éclat de rire, face à la bipédie dont on teste la posture étrange, dans un discours muet uniquement mimé... Ces « incursions évolutives » se multiplient. Tout à coup, un masque tombe : sous la peau du singe, il y a un visage d'homme. Le début d'une prise de conscience ? *Le Baiser et la morsure* n'en donne pas l'explication : toujours privés de parole, les singes évoluent lentement... jusqu'à se dépouiller de leurs faciès et maquillages simiesques. Face au public, ces nouveaux hominidés se cherchent, entre premières expressions, premiers sentiments – et premiers cris. Enfin. Malgré une première partie qui tirait un peu en longueur, l'impression est alors forte de se comparer à Yves Coppens, le paléoanthropologue qui a mis au jour le squelette de l'*Australopithecus afarensis* Lucy. *Le Baiser et la morsure* laisse en effet imaginer ce qu'ont pu être les premiers pas de nos lointains ancêtres...

Mais la machine s'emballe. Il y a bien les premiers cris... mais de mots, pas encore ! Qu'importe, les quatre hominidés investissent leur nouvelle identité : ils enfilent pantalons, chaussettes, chemises, cravates et chaussures. Le costume fait-il vraiment l'homme – ou l'animal ?

Et enfin, après cette attente infinie, l'impensable naît. La parole.

Décousue, elle accompagne la dernière partie du *Baiser et la morsure* : après avoir été grands singes et hominidés muets, les quatre protagonistes parlent à qui mieux mieux. Ils sont donc désormais pleinement humains, puisqu'ils parlent. Mais pour dire quoi ? Un enchaînement sans signification d'idées décousues, d'associations de pensées, de blagues sans références – un charabia schizophrénique qui, entre accès de colère et aphasie (un des discoureurs est tout bonnement incapable de former une phrase complète, ce qui fait naître une situation aussi cocasse qu'improbable !), déroute et questionne.

Est-ce donc là tout ce que nous, humains, faisons de ce langage articulé nommé parole, dont nous nous targuons d'être les seuls possesseurs ?!

Le constat pourrait être amer mais, face à ces mots dépourvus de sens et ces mouvements répétés mimant une sociabilité absconse, il est plutôt comique : dérouté, le spectateur se questionne et, perplexe, finit par rire devant l'absurdité de notre propre évolution... sans certitude, toutefois, d'avoir

touché du doigt le réel propos du *Baiser et la morsure*.

Expérimentale et inattendue cette première partie du diptyque de Guillaume Béguin bouscule son public, le poussant à sortir des sentiers battus pour mieux s'interroger... avec parfois des longueurs qui menacent de diluer la force du propos. Mais l'évolution n'est-elle pas un lent et pénible processus...? Des grands singes à l'humain, en passant par les premiers hominidés, c'est notre propre histoire que questionne *Le Baiser et la morsure* : véritable laboratoire évolutif, l'espace scénique est l'occasion pour le metteur en scène de revisiter les grandes étapes qui nous ont conduits ici – à ne dire presque rien sur pas grand chose, en somme.

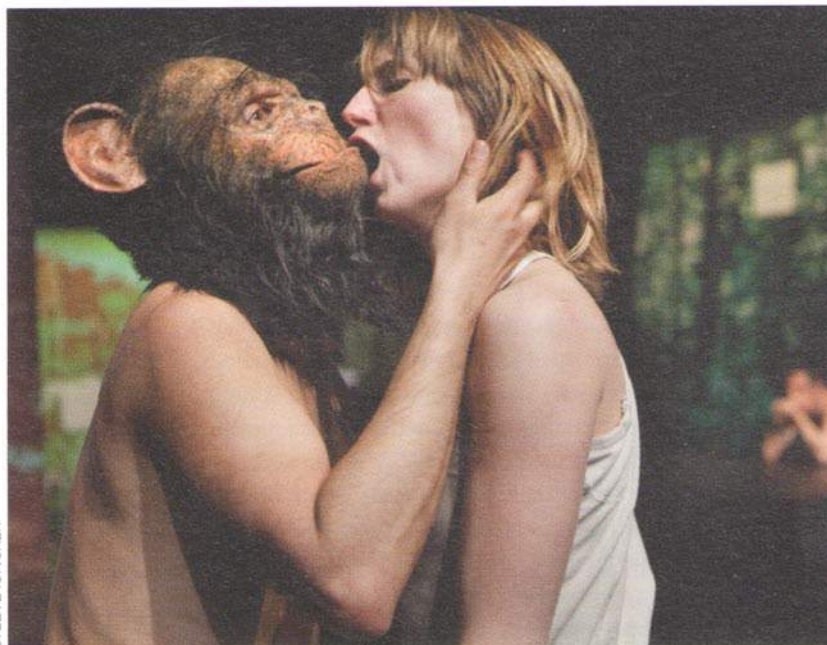
Le Baiser et la morsure, c'est une leçon d'humilité en demi-teinte, une histoire de la naissance du langage. Avec *Le Théâtre sauvage*, qui met en scène la naissance du théâtre dans les premières sociétés humaines, cette pièce perturbe et questionne.

Une remise en question anthropologique, à découvrir sur les planches du Grütli.

Le Baiser et la Morsure

conception et mise en scène
de Guillaume Beguin

THÉÂTRE



C'est un spectacle très singulier, exigeant, totalement déroutant. Sous les yeux du public, quatre grands singes, sans parole, sans mots, sans autre intention que d'exister sous nos yeux sont là comme dans un zoo. Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Maillet et Matteo Zimmermann, accroupis, bras au sol et paume recourbée se regardent sous leur masque simiesque. Ils claquent des mâchoires, se grattent la tête, sautent, grognent, reniflent. Leur état se trouble quand un intrus s'en mêle ; peur, colère, tendresse aussi de l'épouillage. Rien ou si peu, et ça dure, dure... Peu à peu, pourtant, les quatre individus vont se mettre debout, s'habiller, lever le masque, ils vont acquérir le langage pour devenir humains. Premières impressions. Joies de la découverte de la bipédie, ébahissement devant le son produit par deux bâtons entrechoqués ou le premier éclat de rire, borborygmes, jusqu'à ce qu'enfin arrive le verbe. Mais quel verbe ! décousu, sans références, entre associations d'idées, pensées balbutiantes vite arrêtées et logghorée. Que croire ? L'évolution de l'Homme est-elle inachevée, sommes-nous à ce point encombré de notre part animale ou bien nous Humains, est-ce ainsi que nous vivons notre «supériorité» supposée ? Chacun restera face à ces propres interrogations, car Guillaume Beguin n'est pas de ces artistes qui martèlent message et évidences. Sa vision, pour pessimiste qu'elle soit, agit cependant, comme un miroir tendu à une actualité qui n'en finit pas de nous ramener à la nuit de nos débuts. / ANNE QUENTIN /

Toutes les images: Guillaume Béguin, *Le baiser et la morsure*. © Steeve Luncker

Le langage comme paravent

Le metteur en scène Guillaume Béguin « cherche là où ça résiste ». Il interroge les mécanismes et les limites du langage dans une pièce quasi muette. — Par Anne Quentin

● THÉÂTRE

DU MARDI 7 AU VENDREDI
10.07.16 / 20 H
Guillaume Béguin /
Cie de nuit comme de jour
Le baiser et la morsure
(2013, 105', 1^{re} française)

■ La quarantaine filiforme, Guillaume Béguin est direct, déterminé et à l'humour lucide des écorchés. Il a commencé comme comédien, formé au Conservatoire de Lausanne, à la fin des années 1990. Bilan autocritique, « acteur raté, pas assez sincère, pas juste ». Fin de l'histoire. Il se tourne alors vers la mise en scène, sa première aspiration. « C'est ma vraie place, un endroit qui me permet d'interagir avec les gens. Je peux y vivre par procuration, à la lisière du monde, car je suis le seul à ne rien faire... » Mais le flâneur ironique a la paresse prolifique – une pièce par an – et emprunte des chemins théâtraux très escarpés, loin des évidences, ces « autoroutes » qu'il exècre. « Je préfère me laisser surprendre, découvrir peu à peu ce qui va modifier mon regard. Je cherche où ça résiste. » Il a trouvé ces écritures récalcitrantes dans des textes non théâtraux comme *Matin et Soir* de Jon Fosse, sa première pièce au sein de sa compagnie De nuit comme de jour. Le roman lui permet d'explorer, sur scène, ce que Fosse appelle « la voix de l'écriture », cette expression sortie des limbes entre rêve et réalité, état de veille et sommeil, vie et mort. Deux ans plus tard, grand écart. Béguin quitte le minimalisme brut du Norvégien pour le surréalisme d'Evgueni Grichkovets (*En même temps*), et sa radioscopie des temps qui se télescopent,

rendant la vie indicible. Enfin, en 2010, il s'attaque à deux romans d'Édouard Levé, *Autoportrait* et *Suicide*, histoires fragmentaires à la Perec, traversées des troubles du double et de la dépersonnalisation, arrachées au pathos par « cette écriture blanche, sans affects pour mieux atteindre l'humain en tournant autour », analyse Béguin.

Le baiser et la morsure, écriture non textuelle, s'affranchit d'auteur, mais porte en germe les thèmes de prédilection de tous ceux que Guillaume Béguin a parcourus, l'incapacité des êtres à se définir par le langage, à arrêter leur identité, leur individualité. Car le langage est bien le creuset de cette pièce muette. Ses origines et sa destinée. « C'est le langage en tant que paravent qui m'intéresse. Ce langage qui nous révèle, nous cache et nous menace, très insuffisant pour communiquer toutes sortes de sentiments, de sensations et de concepts. Souvent, il sert à dissimuler, à tromper, à perdre ou à manipuler. Les mots prétendent signifier quelque chose que le corps dément, et alors on ne comprend plus rien. » Était-ce mieux avant ? L'intérêt de Béguin pour les grands singes est né de là. Les hominidés partagent 99 % de notre bagage génétique, mais il leur manque les mots. Le metteur en scène a vu *Koko, le gorille qui parle*, documentaire tourné par Barbet Schroeder en 1978. Koko, femelle élevée par Penny Patterson, étudiante en psychologie, a appris dès son plus jeune âge la langue des signes. À 7 ans, elle possède 350 mots. « En montrant l'animal qui avance vers son humanité, ce film questionne en creux le statut d'être humain. J'ai eu envie de parler de ça, de la condition de l'homme étranger à sa propre humanité. Jusqu'où va-t-on s'éloigner de notre animalité, jusqu'où peut-on ne vivre que dans la représentation ? » Au casting du *Baiser*, un acteur et son double en grand singe, soit deux gorilles, un chimpanzé, un orang-outan. Le processus s'est construit en plusieurs



phases. Béguin a d'abord beaucoup lu – il demeure intrassable sur le sujet –, puis il a fait travailler ses acteurs, s'est même adjoint les services d'un éthologue. Les artistes ont dû intégrer une part d'animalité pour qu'elle devienne partie d'eux-mêmes. Expérience un rien perturbante et très exigeante. « On a commencé de manière mimétique, longtemps sans masques avec une énorme contrainte, "ne pas construire une histoire", pour donner une traduction animale qui ne soit pas performative. Cela nous ramène à une drôle d'animalité. On faisait des bains (entendez immersion) dans les sons de la forêt, on cherchait à être pleinement dans nos actes. Puis on a construit des micro-situations, créant des petits conflits sans liens logiques, jusqu'à inventer des séquences. Les sociétés chimpanzées ressemblent aux nôtres. Mais à la différence des singes, nous, nous avons besoin d'histoires pour nous regarder. » Or d'histoire, ici, il n'y en a point. Et si les hommes-singes de la pièce sont si troublants de cette vérité animale acquise, ils doivent sans doute beaucoup à leur metteur en scène qui a prouvé là ses talents de directeur d'acteurs. Béguin déclare préférer les mauvais comédiens aux bêtes de scène, les contradictions aux certitudes et fait travailler par contraintes. « Un acteur s'apprivoise. Il faut le déstabiliser encore et encore, pour révéler ce que l'on ne sait pas encore de lui. » Et il sait en jouer magistralement. Défrichant avec obstination des territoires indicibles pour peu à peu donner forme à ce qui n'en avait pas. Une mise en scène, tel un bain argentique qui va révéler progressivement son objet après immersion dans les sons, les images et les corps.

Guillaume Béguin a nommé sa compagnie De nuit comme de jour, ça aurait pu être « Entre chien et loup », cette lueur crépusculaire qui nimbe toute son œuvre. « Je me méfie de ce qu'on pourrait trop vite interpréter, commente-t-il, je tiens à une forme de singularité pour avancer ». Et singulier, *Le baiser et la morsure* l'est. Une pièce non narrative, fragmentaire, exigeante, totalement déroutante. Quatre grands singes, sans paroles, sont là, dans cette forêt cage, sans autre intention que d'exister sous nos yeux. Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Mailet et Matteo Zimmermann, membres inférieurs fléchis, bras au sol et doigts recourbés, se regardent sous leur masque simiesque. Ils claquent des mâchoires, se grattent la tête, sautent, grognent, reniflent. Chacun dans son monde. Leur état se trouble quand un intrus s'en mêle. La scène bruisse alors d'états

de peur ou de colères. Quelques éclats de connivence aussi s'installent quand un singe épouille minutieusement un de ses congénères. Rien ou si peu, et ça dure... Peu à peu, pourtant, les quatre individus vont se mettre debout, s'habiller, lever le masque, ils vont acquérir le langage pour devenir humains. Premières impressions. Joies de la découverte de la bipédie, ébahissement devant le son produit par deux bâtons entrechoqués ou le premier éclat de rire, borborygmes, jusqu'à ce qu'enfin arrive le verbe. Mais quel verbe ! Décousu, sans références, entre associations d'idées, pensées balbutiantes vite arrêtées et logorrhée. Que croire ? L'évolution de l'homme est-elle inachevée ? Sommes-nous à ce point encombrés de notre part animale ou bien sommes-nous humains ? Est-ce ainsi que nous vivons notre « supériorité » supposée ? Chacun restera face à ses propres interrogations, car Guillaume Béguin n'assène rien. Sa vision néanmoins pessimiste agit ou infuse plutôt lentement dans nos raisons déboussolées, comme un cri muet, miroir tendu à une humanité postmoderne qui a perdu ses utopies ou illusions pour s'enfoncer chaque jour un peu plus dans la nuit de ses origines. ■

Anne Quentin est auteure et critique dramatique pour les revues *La Scène* et *Théâtre(s)*.

Mise en scène : Guillaume Béguin / dramaturgie : Nicole Borgeat / interprétation : Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Mailet, Matteo Zimmermann / scénographie : Sylvie Kleiber / costumes : Karine Dubois / masques : Cécile Kretschmar / lumière : Luc Gendroz / musique, son : David Scrufari

Coproduction : Cie de nuit comme de jour, Arsenic, Théâtre du Grütli / soutiens : Ville de Lausanne, Canton de Genève, Loterie Romande, Pour-cent culturel Migros, Fondation Leenaards, Ernst Göhner Stiftung, Fondation Casino Barrière, Pro Helvetia, Corodis



« Le Baiser et la morsure » de Guillaume Béguin

Du 7 au 10 juin 2016



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

Si l'on utilise souvent le terme d'« inclassable » à tort et à travers, force est de constater qu'il sied à merveille au spectacle de Guillaume Béguin. Entre performance, danse, théâtre et promenade au zoo de Vincennes, bienvenue aux origines du langage.

LIRE D'AUTRES CRITIQUES

“
Que serions-nous
devenus sans le
langage ?



La pièce en bref

Sur un plateau plongé dans le noir, une tête de gorille à peine éclairée se met à parler. Un frisson de surprise et d'amusement parcourt la petite salle du Centre Culturel Suisse. Puis silence. Trois autres individus en maillots de corps et shorts en coton sortent de leur tanière, mi-hommes mi-primates, singeant avec une incroyable maîtrise la gestuelle si particulière de nos amis les grands singes. S'ensuit un dialogue physique et sensuel entre ces quatre étranges créatures : les corps s'effleurent, se frottent, se provoquent, s'enroulent, se parlent avant de se taire à nouveau. On s'étonne de si bien comprendre ce que chacun veut « dire », de s'émouvoir d'une caresse légèrement suggestive ou de se passionner pour une séance d'épouillage. Avec une seule question en toile de fond : ne pourrait-on pas se passer des mots ?

Un décor de sous-bois, une lumière crue, quelques monticules blancs et anguleux sur lesquels nos primates vont se hisser, se rejoindre et se pousser : derrière cette apparente simplicité se cache une réflexion sur le langage que l'on devine éminemment complexe et travaillée. Et pour cause, *Le Baiser et la morsure* ne cesse d'évoluer au fil des représentations. C'est peut-être ce qui rend ce spectacle aussi fascinant qu'inaccessible, au moins à ceux qui ne la ferme jamais.



Alicia Dorey

Co-fondateur ·
Spectatrice en chef, .

Va au théâtre 7 fois par
semaine